

en chef Cockburn, au sujet de la nomination de Sir Robert Collier comme membre du Comité Judiciaire du Conseil Privé. Cette nomination a été l'objet de longs débats et d'un vote de censure considérable et à la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes. Le Cabinet Gladstone, jadis si fort, a été mis sur le bord de l'abîme par la tempête qu'a soulevée cet acte. A la Chambre des Lords, il n'a réuni qu'une majorité de deux ; à la Chambre des Communes, vingt-sept seulement.

Le *Times* est content du danger qu'a couru le ministère qu'il supporte et prétend qu'il méritait cette leçon.

Il était, dit-il, fort nécessaire de mettre en accusation l'acte par lequel le ministère a voulu éluder le Statut de la dernière session ; il était fort nécessaire que cet acte subit la condamnation énergique d'une Chambre indépendante et que son jugement fût assez clair pour éviter au gouvernement la répétition de pareilles erreurs. Néanmoins, tout le monde regretterait de voir une telle censure, une telle condamnation n'atteindre que le Lord Chancelier. Lord Hatherley est un excellent homme. Il inspire à tous ceux qui le connaissent un respect mérité. Très fort comme Vice-Chancelier, son élévation à la Cour d'Appel fut saluée avec satisfaction par ses collègues de *Lincolns' Inn*, et sa promotion au grade de Chancelier, quoique non prévue, fut cependant regardée comme la juste récompense du vrai mérite. Malheureusement, dans sa nouvelle position, — la plus haute fonction légale du Royaume, — il ne s'est pas montré à la hauteur de son rôle et a prouvé qu'il n'avait pas l'énergie suffisante pour tenir tête aux influences qui l'ont circonvenu, et on l'a accusé d'une faute qu'il n'aurait certainement jamais commise, s'il n'eût été égaré par une volonté plus forte que la sienne. Comme juge des Cours d'Équité, il n'aurait pas hésité à annuler des actes de la vie privée en tous points semblables à celui qu'il vient de sanctionner comme membre du gouvernement ; et si nous devons condamner son erreur de jugement, nous devons nous hâter d'ajouter que notre conviction est qu'il a été victime plutôt que coupable.

En somme, cette nomination de Sir Robert Collier est un acte sur la nature duquel tout le monde est d'accord, excepté cette poignée de partisans qui sont tellement attachés et liés au ministère qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes aucune opinion indépendante.

Ainsi parle le *Times* de l'acte d'un gouvernement qu'il approuve généralement. Le faible triomphe qu'il a remporté n'est pas une approbation. Il s'explique par la distinction subtile faite par quelques orateurs et tendant à dire "qu'un acte peut-être blamable et en même temps ne pas mériter une censure parlementaire"

Nous avons cru devoir appuyer sur cet incident ; quoiqu'en apparence assez insignifiant, il offre cependant matière à des comparaisons qui jetteraient un grand enseignement et une bonne leçon. Nous sommes ici fort loin de ce respect scrupuleux de la tradition et des lois ; nous sommes ici fort loin de cette indépendance de la presse et des hommes publics, qui ne voient le salut d'un parti que dans la fidélité aux principes, et qui ne tremblent pas de dire la vérité aux chefs qui s'égarent.

L'adoption, par les Communes, du projet de loi établissant le scrutin secret n'a provoqué que de fort pâles discours, que quelques harangues souverainement ennuyeuses. Les raisons que fournit le *Times* de ce phénomène sont très-intéressantes, et pleines d'originalité.

Après quarante ans d'agitation, la pratique du scrutin secret est sur le point d'être adoptée en Angleterre. ou, pour parler plus correctement, la liberté de cacher son vote va être accordée à chaque électeur.

C'est là, tout de même, une curieuse définition et une singulière appréciation de la votation secrète. Mais nous n'avons pas à juger. Continuons notre voyage à travers les variations du "Journal de la Cité."

Le scrutin est une de ces mesures qui ont été suggérées d'en haut plutôt que demandées d'en bas. Le voteur ordinaire, le voteur qui aime à parler politique à tout propos, au salon, sur le seuil de la porte avec les passants, chez l'aubergiste voisin ou l'épicier du coin, le voteur qui se réjouit de faire, en temps d'élection, montre d'un bruyant esprit de parti, n'aurait jamais de lui-même imaginé d'appliquer comme remède à tous ses maux possibles le silence universel. Si on lui eût présenté certains cas très-graves de tyrannie exercée par les riches, si on lui eût dit que tel manufacturier avait jeté ses artisans sur le pavé, ou telle vieille femme déchargé ses employés, son indignation naturelle lui aurait suggéré une foule de remèdes différents mais qui tous auraient pris la forme soit d'une enquête électorale, soit d'une contestation de l'élection du candidat frauduleusement élu, ou d'un châtement exemplaire à infliger à ceux qui auraient abusé de leur position sociale ou de certains privilèges électoraux. Mais jamais il ne serait venu à

l'esprit de cet électeur de déjouer les manœuvres du parti opposé en s'imposant l'obligation de ne jamais montrer ses couleurs et le devoir de tenir bouche close précisément sur le sujet qui absorbe le plus ses pensées. Non ; cette idée lui vint sur recommandation d'en haut ; il l'accepta, d'abord lentement et avec fort peu de sympathie, puis, plus tard avec l'énergie qui est le trait caractéristique de toute nouvelle conviction.

La cause, durant des années ne fit que peu de progrès, jusqu'à ce que la force du vote conservateur sous le système en vigueur avant 1867 inspirât aux libéraux la pensée de rechercher la raison de leurs défaites et les moyens de les réparer. Ils découvrirent que leurs succès partiels, obtenus dans un temps d'excitation populaire provoquée par une mesure temporairement en faveur, étaient graduellement perdus grâce à la persévérance des Conservateurs, à leur habileté en matières d'élection et à leur grande influence personnelle ; dès lors, le parti, dans toutes ses nuances, en vint à la conclusion qu'il n'aurait de chance de prospérité durable qu'en dégagant les élections de toutes les influences sociales qui les contrôlaient naguère.

Voilà, au dire du *Times*, l'historique et l'explication du mouvement populaire qui a produit l'introduction du scrutin secret dans les élections anglaises.

L'assassinat de Lord Mayo, Vice-Roi et Gouverneur-Général des Indes, a créé en Angleterre une sensation de malaise indescriptible. C'est un coup terrible, il n'y a pas à le nier, porté au prestige et à la puissance de l'Angleterre dans les Indes. Ces soulèvements, ces crimes périodiques sont l'indice certain d'une domination mal assise, d'un pouvoir pompeusement bâti sur un volcan toujours sourdement en ébullition. Le *Times* e-saie bien à faire de la jactance pour rassurer le peuple anglais terrifié ; mais sa jactance est doublée d'une pointe philosophique pleine d'amertume et qui serait bien belle et pourrait être admirable s'il y voulait mêler un peu de sentiment chrétien.

Le fait, s'écrie-t-il que moins de cent mille soldats et civils peuvent contenir ces innombrables millions avec un sentiment de sécurité qui n'est parfois ébranlé que pour revenir plus fort que jamais, nous prouve que nous sommes les seuls maîtres légitimes de ce pays, et les seuls héritiers de ces possessions. Ainsi en a-t-il été ; ainsi en sera-t-il encore longtemps, du moins pouvons-nous raisonnablement l'espérer. Mais il y a une chose que toute l'humaine espèce semble incapable de comprendre et de contenir. C'est l'unité terrible qui trouble et dérange les calculs et les prévisions. Nous parlons bien de la puissance des masses, mais, comme on l'a dit souvent auparavant, un seul homme est souvent plus fort que toute l'humanité. Et cet homme n'a pas besoin d'être empereur ni homme d'état ; il peut n'être qu'un fanatique ; il peut n'être qu'un misérable animé des motifs les plus absurdes, obéissant aux plus viles impulsions, dédaigné comme trop méprisable, ou ignoré parce que c'est une nullité.

Et cette unité, à temps donné, ébranle les plus solides empires ou renverse les plus fortes dynasties par un coup de poignard donné dans l'ombre. Ces unités sont encore bien plus terribles, lorsque leur bras vengeur est armé par la Providence. Mais le *Times* ne voit pas cela. C'est peut-être pour cela qu'il a tant peur et qu'il ne suggère aucun remède contre les dangers de ces terribles unités hindoues ou mawhabee.

"La Ligue de la représentation ouvrière," tel est le nom d'une vaste association d'artisans qui existe en Angleterre et dont le but principal, comme l'indique son titre, est l'avènement politique des classes travaillantes.

Elle vient d'essayer un humiliant refus de la part de Gladstone, qui n'a pas voulu recevoir une députation de quelques-uns de ses membres. Ils voulaient convaincre le premier ministre de l'importance et de la nécessité d'introduire dans la loi électorale, à côté du scrutin secret, une clause obligeant les collèges électoraux à payer les dépenses des candidats. Non seulement Gladstone n'a pas voulu conférer avec eux, mais il leur a fait savoir, par son secrétaire privé, qu'il ne pouvait, pour cette session, acquiescer à leur demande. Ce refus est d'autant plus agaçant pour les ouvriers anglais que Gladstone s'était, sur cette question, fait leur avocat en 1868, sous le ministère—Disraëli. Il paraît que c'est un peu en Angleterre comme ici. On change de chemise et de principes en arrivant au pouvoir. Cette réforme, pourtant, finira par passer ; on la veut énergiquement et une faible majorité de la Chambre des Communes s'est déjà, en 1868 ou 1869, prononcée dans ce sens. Les ouvriers insistent pour l'obtenir à tout prix ; ils pourraient, avec cela, faire élire quelques-uns des leurs, que le coût énorme d'une campagne électorale éloigne maintenant de l'urne. Ils croient, avec raison, que le peuple ne se vendra plus, du

moment qu'il lui faudra se taxer pour payer le prix d'achat.

On pourrait demander la même chose pour le Canada, sans insulter les "braves et indépendants électeurs" ni leurs candidats.

J. A. MOUSSEAU.

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché — G. de Boucherville — LaRue — Gérin-Lajoie — Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain — Alfred Garneau — David — Marchand — Fabre — Carlo Tom — Marmette — E. Gérin — Sulte — Dunn — Mousseau — Faucher de Saint-Maurice — Montpetit — Bourassa — L'abbé Provencher — Desaulles — LeMoine — Fiset — Legendre — Buies — Decelles — DeGuise — Royal — Provencher — Mme Leprehon — Dansereau — Tassé, etc., etc.

F. A. H. LARUE.

Nuda veritas.

Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait.

Le docteur LaRue a ses quarante ans. L'île d'Orléans est sa patrie, Saint-Jean sa paroisse, l'Université-Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre.

L'Université-Laval ! Puisque je l'ai nommée, je m'arrête et je m'incline. Sous un autre nom, elle est autant vieille que le pays, autant que lui vénérable. Elle a eu toutes les gloires ; notre temps lui a donné la sienne : l'insulte.

Dites, après cela, qu'il n'y a point de progrès. Aujourd'hui, on donne gratis des cours d'ingratitude. Ils ont eu du succès : on a désappris à rougir.

Arrière, insulteurs sans vergogne ! Au lieu de lui cracher au visage, vous feriez bien mieux de lui baiser les pieds. Pour vous punir, elle bercera sur ses genoux vos fils ; elle fera l'aumône à votre ignorance.

Salut à toi ! fille aimée de la religion, source féconde de l'intelligence, mère de nos grands hommes ! Tu nous as donné la science, nous t'avons donné nos cœurs. Ils seront tes remparts.

Le Dr. LaRue est professeur à l'Université-Laval.

Il est huit heures du soir ; c'est l'heure des cours. Entrons. La foule se presse dans les couloirs ; je gravis avec elle deux paliers, et me voici dans l'amphithéâtre, où se donnent les cours scientifiques. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs qui chuchotent entre eux en attendant l'ouverture du cours.

Une porte s'ouvre ; on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille : il salue avec un léger sourire. Le cours commence.

Le Dr. LaRue est un homme de moyenne taille, assez grêle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la base. Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache. Ses dents, brunes par la fumée de tabac, sont bonnes : les canines sont remarquablement longues.

Il ne serait pas d'origine française s'il n'aimait pas à mordre : il est gouailleur sans malice. Vous jureriez qu'il a entre les dents quelque lambeau de chair de son prochain ; il n'en est rien pourtant.

Ses yeux bruns sont méditatifs. Dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils, longs et serrés, se changent en dards perçants, dont l'attaque est difficile à soutenir. L'énergie a tracé entre les deux sourcils ses deux sillons caractéristiques. Le front, plus haut que large, a de l'audace. Les cheveux, châtain foncé, sont érigés en toupet. Fermé dans les traits, feu dans le regard, fier dans l'expression, prestesse dans les allures : voilà l'homme. Le moule fait la statue : le caractère fait la physionomie.

Le Dr. LaRue est entier dans ses idées. Pour lui, le souverain signe du dédain est de s'allonger la mâchoire en avant, et de se mordre les dents.

Sur son crâne, la bosse de l'ironie fait saillie : le sarcasme est une arme dangereuse entre ses mains.

Il a le geste facile et dégagé ; ses mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent un manipulateur habile.

Le Dr. LaRue a le génie du professorat : esprit lucide, servi par un organe éclatant ; élocution pure, naturelle, animée ; méthode simple, claire comme le soleil. Il a étudié sur les bancs des universités de Paris et de Boston, de Belgique et d'Allemagne : il s'est formé à l'école des grands maîtres.

Ses leçons et ses écrits sur l'industrie et sur l'agriculture, ses idées d'économie politique ont créé une révolution dans les esprits. Elles circulent dans tous les journaux : on se les attribue sans mot dire. Elles donnent des pensées à ceux qui n'en ont pas. C'est à lui, en grande partie (en partie aussi à M. David) qu'on doit le mouvement industriel qu'on sent partout dans l'air, et qui va ouvrir à notre pays une ère nouvelle de prospérité. Donnez-nous dix hommes comme celui-là, et dans dix ans la face du pays sera changée.

LaRue aime la plaisanterie : il s'amuse volontiers à rire aux dépens des autres, volontiers à ses propres dépens.

— Je me suis laissé surprendre deux fois dans ma vie, disait-il un jour, une fois par un homme, une autre fois par un béliet.

J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'aperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquillement, sans soupçonner le moins du monde que le béliet accourait derrière moi à toutes jambes. Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de foin de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir.

Et d'une.

Je revenais de l'île à la brunante, il y a trois ou quatre ans, en compagnie d'un de mes frères, lorsque je fus attaqué par un homme à moitié ivre.

Je lui applique un coup de poing à la bonne place, et il va rouler à terre. Il se relève furieux : la douleur l'avait complètement dégrisé. Je n'avais pas eu le temps de me mettre en garde, que je reçois un coup de poing en pleine poitrine ; je ne perds pas de temps, ... j'en reçois un autre sur l'œil.

Et de deux.

Comment revenir à la ville avec une pareille *black-eye* ? Et surtout comment paraître à mes cours ? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre qui dissimula la contusion sous une couche de peinture.